

L'attentat contre la vie de Lénine

N. Kroupskaïa

Source : « Soviet Russia Today », vol. I, n°11, janvier 1933, pp. 8-9. Note MIA.

Le printemps et l'été 1918 furent exceptionnellement difficiles. C'était la première année de l'édification du socialisme, lorsque les bases d'un nouvel ordre social, d'une nouvelle économie, étaient posées ; lorsque la vie de millions de personnes devait être réadaptée, lorsque de nouvelles formes de vie sociale devaient être créées pour absorber la formidable activité et l'initiative des masses conscientes, lorsque le flambeau du socialisme devait être levé haut pour éclairer les masses sur leur route.

Les difficultés de la construction du socialisme

À l'exception de la Commune de Paris, il n'y avait pratiquement aucun précédent dans la construction d'un État socialiste. « *Quand j'évoque les socialistes qui ont écrit à ce sujet* », déclarait Lénine lors du premier Congrès des conseils de l'économie nationale, le 26 mai 1918, « *je ne puis me rappeler aucun ouvrage ni aucune opinion de socialistes éminents sur la future société socialiste où il soit fait mention de la difficulté pratique concrète que devra affronter la classe ouvrière devenue maîtresse du pouvoir lorsqu'elle se proposera de transformer l'immense somme de culture, de connaissances et de technique accumulée par le capitalisme et qui nous est historiquement nécessaire, de transformer tout cela en instrument du socialisme. Cela est facile lorsqu'on s'en tient à une formule générale, à une opposition abstraite dans la lutte contre le capitalisme, qui ne meurt pas d'un coup et qui oppose une résistance d'autant plus acharnée que sa mort est plus proche, c'est là une tâche d'une difficulté extrême. (...)* »

« *Nous le savions quand nous avons pris le pouvoir afin de procéder à la réorganisation socialiste, mais nous ne pouvions connaître ni les formes de cette refonte, ni la rapidité du développement de la réorganisation concrète. Seule l'expérience collective, seule l'expérience de millions d'hommes peut fournir à cet égard des indications décisives, précisément parce que pour notre cause, pour la cause de l'édification du socialisme, il ne suffit pas de l'expérience de centaines ni de centaines de milliers de représentants de ces couches supérieures qui ont jusqu'à présent fait l'histoire, aussi bien dans la société des grands propriétaires fonciers que dans la société capitaliste. Nous ne pouvons agir de cette façon précisément parce que nous comptons sur l'expérience commune, sur l'expérience de millions de travailleurs.* »¹

Les ravages de la guerre

Lénine ne se faisait aucune illusion sur la situation. Il ne sous-estimait pas un seul instant les difficultés. Il savait que la guerre avait provoqué une ponction sans précédent sur les forces productives du pays, qu'elle avait engendré la pauvreté, la famine, la barbarie, la brutalité. Il savait que

1 « *Discours prononcé au Ier Congrès des Conseils de l'Économie nationale, 26 mai 1918* », Lénine, *Œuvres*, t. XVII. Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1961, pp. 433-441.

notre pays était agraire et petit-bourgeois, que la psychologie de la propriété privée était profondément enracinée, que notre paysannerie était analphabète, que le pouvoir des koulaks (les paysans riches) était grand. Il savait que notre pays était une oasis au milieu d'une mer déchaînée de brigandages impérialistes, que les vagues déchaînées du massacre impérialiste pouvaient à tout moment envahir nos côtes et nous engloutir. Notre Armée rouge était encore faible, inorganisée. La seule chose qui jouait en notre faveur était les antagonismes entre les grandes puissances elles-mêmes. Mais cette situation pouvait, bien sûr, changer à tout moment.

Et puis, il y avait la bourgeoisie. Ayant tout perdu dans la révolution d'octobre, elle cherchait de l'aide à l'étranger ; elle ne reculait devant rien. Avec l'argent et les armées des Alliés, elle réussit à couper l'Ukraine et la Sibérie, greniers à blé de la Russie, des régions centrales. Ils organisèrent les koulaks qui commencèrent à accumuler le pain.

Les deux capitales mouraient de faim. La lutte pour le pain se mêlait à la guerre contre la contre-révolution.

« *La lutte pour le pain, à l'heure actuelle, est la lutte pour le socialisme* », déclarait Lénine aux ouvriers. Il insistait pour que les paysans pauvres des villages s'organisent, que les ouvriers prennent la direction des services de ravitaillement et qu'ils apportent leur expérience révolutionnaire au village.

« *Il est nécessaire que les travailleurs conscients de leur classe, en tant que dirigeants des masses laborieuses des villages, en tant que bâtisseurs d'un gouvernement ouvrier, ne fassent qu'un avec ces masses* », écrivait Lénine aux ouvriers de Petrograd. Lénine communiquait aux masses son enthousiasme et sa foi en la victoire de la révolution.

En lisant l'histoire de la guerre civile de 1918, maintenant que tous les fils sont reliés ensemble et que la terrible lutte de l'ordre féodal et capitaliste pour son existence est bien mise en évidence, il est désormais évident que la révolution n'a été victorieuse que parce que les masses étaient éveillées, parce qu'elles comprenaient clairement ce pour quoi elles se battaient, et parce que la lutte était la leur et donc essentielle à leurs yeux.

Le travail incessant de Lénine était un exemple de cet héroïsme du labeur organisé dont il parlait toujours aux travailleurs. Tout en organisant la défense du pays contre les ennemis intérieurs et extérieurs et tout en menant la guerre civile, Lénine poursuivait sans relâche son travail d'édification du socialisme : il publiait des décrets sur la nationalisation de l'industrie, rédigeait des instructions à l'intention des travailleurs des entreprises nationalisées, lisait des rapports.

La tentative d'assassinat

Le soir du 30 août, Lénine devait prendre la parole dans deux quartiers de Moscou. J'assistais à une conférence sur l'éducation. Dès sa clôture, je rentrai au Kremlin.

Là, je fut accueillie par le camarade [Guil](#), notre chauffeur, qui me dit qu'il avait conduit Lénine à l'usine Michelson, qu'une femme lui avait tiré dessus et qu'elle l'avait légèrement blessé. Il était évident qu'il me préparait à quelque chose de pire.

Notre appartement était bondé de monde. Les portes étaient grandes ouvertes. La première personne que je rencontrai était [Sverdlov](#). Il avait l'air grave et résolu. En le regardant, je me dis que tout était terminé. « *Qu'allons-nous faire maintenant ?* » lâchai-je. « *J'ai tout arrangé avec Lénine* », me répondit-il. *Tout arrangé ? Alors tout est fini, pensai-je...*

Pour rejoindre Lénine, je devais traverser une petite pièce qui semblait interminable. Lénine était allongé dans un lit au milieu de la pièce. Il était d'une pâleur mortelle. Lorsqu'il me vit, il me dit faiblement : « *Tu es de retour, tu dois être fatigué, allonge-toi* ». Ses paroles semblaient absurdes et ses

yeux disaient tout autre chose : « C'est la fin ». Je quittai la chambre pour ne pas le contrarier et suis restée près de la porte où je pouvais tout voir sans être vue par lui.

Notre appartement se transforma en hôpital. V.M. Bontch-Brouévitch et V.M. Krestinskaya, tous deux médecins, s'occupaient du patient. Un poste médical complet fut aménagé dans notre chambre ; des bouteilles d'oxygène, du coton absorbant, toutes sortes de flacons et de solutions firent leur apparition dans la pièce. Bientôt, **Rosanov** et Mintz, les chirurgiens, arrivèrent.

Il était évident que la vie de Lénine était en danger. Il était proche de la mort. Lorsque notre chauffeur Guil et des camarades de l'usine Michelson amenèrent le blessé au Kremlin et qu'ils voulurent le porter à l'étage, il refusa d'être porté et monta lui-même les trois étages. L'un de ses poumons se remplit de sang. Les médecins craignirent que son tube digestif ne soit blessé et lui interdirent de boire. Il souffrit d'une grande soif.

Quelque temps après le départ des médecins, il demanda à son infirmière de le laisser et m'appela. Lorsque j'entrai, il resta silencieux pendant quelques instants, puis me dit : « *J'aimerais bien boire un verre de thé* ». « *Mais tu sais que le médecin t'a interdit de boire* ». Sa ruse ne réussit pas. Il ferma les yeux : « *Tu peux t'en aller* », dit-il.

Sa sœur, [Maria](#), était occupée avec les médecins et les médicaments. Je restai toute la nuit près de la porte. Sverdlov, [Kamenev](#) et [Rykov](#) passèrent la nuit sur des chaises dans le couloir. Staline était au front à ce moment-là.

Lénine se rétablit lentement mais les médecins étaient optimistes. Il lui était interdit de se déplacer, mais lorsqu'il n'y avait personne autour de lui, il essayait de s'asseoir. Il était très impatient de reprendre le travail.

Enfin, le 10 septembre, la « *Pravda* » annonça que tout danger était écarté. Le 17 septembre, Lénine fut autorisé à assister au Conseil des commissaires du peuple. Il avait du mal à se calmer, tant il était heureux de reprendre le travail.

Lénine considérait sa maladie de la même façon que l'arrestation, la prison, l'exil, comme quelque chose d'inévitable, quelque chose qui peut arriver à tout moment au cours de la lutte des classes.

Les travailleurs doivent apprendre à gouverner

Qu'est-ce que Lénine écrivit immédiatement après sa convalescence ? Le jour où il se rendit au Conseil des commissaires du peuple, il écrivit une lettre au présidium de la Conférence des organisations culturelles prolétariennes pour leur dire que leur principal problème était d'aider les travailleurs à apprendre à gouverner. Le 19, il écrivit un article dans notre presse, dans lequel il exhortait les travailleurs à se rapprocher de la vie : « *Plus près de la vie. Plus d'attention au travail des masses ouvrières et paysannes qui, dans leur travail quotidien, construisent réellement quelque chose de nouveau* ». Il s'intéressait de près à la révolution imminente en Allemagne et écrivit la brochure : [La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky](#).

Le 3 novembre, Lénine prit la parole lors d'une manifestation célébrant la révolution austro-hongroise. « *Nous ne combattons pas seulement le capitalisme russe. Nous luttons contre le capitalisme international, pour la libération de tous les travailleurs* », déclara-t-il.

« *Il a été difficile de lutter contre la faim, de combattre nos ennemis. Mais maintenant, nous voyons que nous avons des millions d'alliés. Ce sont les travailleurs d'Autriche, de Hongrie et d'Allemagne. Le jour est proche où nous célébrerons ensemble le premier jour de la révolution mondiale. Vive la révolution prolétarienne internationale !* »

La vague révolutionnaire de cette époque n'a pas réussi à balayer le capitalisme de la surface de la terre. Quatorze ans plus tard, en 1932, le capitalisme existe toujours. Mais il traverse une crise terrible. Il devient de plus en plus évident qu'il est voué à la destruction.